

Fais comme Dieu deviens humain !

Dominique Collin, o.p.

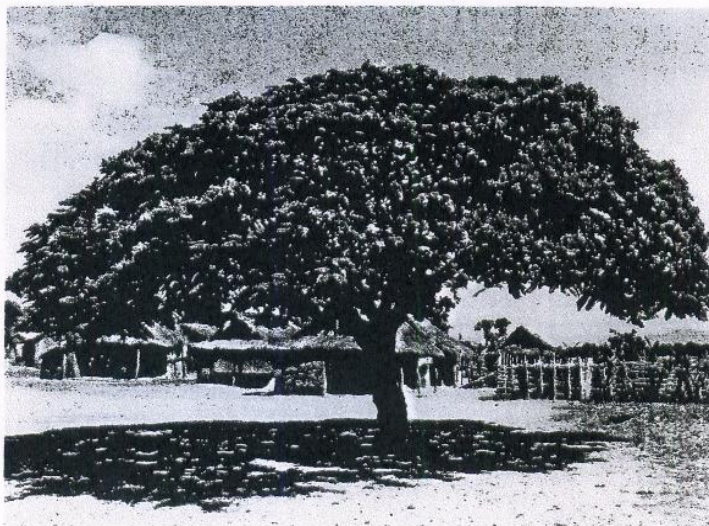
Beaucoup pensent que la spiritualité est de l'ordre de l'évanescence, de ce qui ne colle pas au réel. Discours de consolation ou de fuite du monde, la spiritualité manquerait de pertinence. C'est vrai que le christianisme n'a pas toujours su montrer qu'une authentique spiritualité s'inscrit toujours dans l'existence humaine. En somme, elle n'a d'autre sens que de nous permettre de devenir humains. A l'image de Dieu.

A peine créé...

l'humain soit encore là créer, l'intuition qui parcourt le texte Biblique, l'Ancien comme le Nouveau Testament. L'humain, certes marqué par la médiocrité ou la petitesse, est appelé à devenir quelqu'un de grand : un Homme. L'homme et la femme restent à faire. Ils sont comme les graines de moutarde de la parabole, appelées à s'enraciner, à se fortifier intérieurement et à déployer leurs branches. L'activité principale de l'humain consiste dès lors à (re)-naître pour grandir. Le verbe *naître* ne se conjugue pas au passé, mais au présent. Cette réalité (et non une fiction évanescence), Jésus de Nazareth l'appelait le Royaume des deux qu'on pourrait traduire par le « Monde nouveau de Dieu » : « Des pharisiens

demandèrent un jour à Jésus quand viendrait le royaume de Dieu. Il leur répondit: Le Royaume de Dieu ne viendra pas de manière ostensible. On ne dira pas : Il est ici ; ou : Il est là. Car, voyez, le Royaume de Dieu est déjà au dedans de vous » (Luc 17, 20-21). La découverte du

Royaume — appel à vivre pleinement sa liberté dans la logique du don — cachée dans les replis de l'existence, dans ses contradictions, dans ses blessures, voilà la Réalité que n'a cessé d'attester Jésus de Nazareth, le Fils de l'Homme. Jésus n'envisageait pas l'être humain d'abord sur le plan de la morale qui place l'existence humaine dans une tension souvent inconciliable entre les principes en soi et les contraintes subies de la vie, du psychisme, des relations, du destin ou du malheur. Ce repli de la spiritualité sur la morale a provoqué une disqualification



Un Dieu si libre

Je crois en un Dieu au-delà de tout,
tellement grand qu'il a pris le visage d'un tout-petit,
tellement Autre qu'il est devenu humain.
Je crois en un Dieu si différent de tous nos dieux
qu'il n'est reconnu que par des nomades.
Je crois en un Dieu si fibre par rapport à nos religions
qu'il crèche, non dans le Temple, mais dans une mangeoire.

J'espère en l'humain au-delà de toute désespérance
tellement grand qu'il est invité à renaître tellement
Autre qu'il devient Esprit.

J'espère en l'humain, différent de toutes ses contrefaçons,
accueilli et reconnu comme un frère dans chaque visage.
J'espère en l'humain, libre par rapport à tous les esclavages.
Parole vive de tendresse et de joie.

Je crois au Christ,
le seul qui donne de croire en ce Dieu-là
et d'espérer en cet humain-ci.
Christ qui, dans sa mangeoire, se fait chair de vérité,
nouveau-né d'un monde déjà transformé.
Amen.

D.C.



culpabilisation des esprits. Alors que Jésus invitait l'homme et la femme à retrouver en lui-même une puissance de vie et de foi. J'aime cette pensée d'un Père de l'Église, Irénée de Lyon : « Comment d'ailleurs seras-tu Dieu, alors que tu n'as pas encore été fait homme ? Comment seras-tu parfait, alors que tu viens à peine d'être créé ? Car il te faut d'abord gagner ton rang d'homme et ensuite, seulement, recevoir en partage la gloire de Dieu. » Gagner son rang d'homme, quel programme ! N'est-ce pas celui de l'évangile ?

Se transformer

Lors de pratiquement toutes les rencontres significatives de Jésus, c'est-à-dire celles qui relèvent et guérissent, le texte affirme distinctement : « Ta foi t'a sauvé » ou « Ta foi t'a guéri » (Marc 10, 52 ; Luc 17, 19 ; 18, 42, etc.). La foi (*pistis*, en grec) n'est pas d'abord et principalement de l'ordre de la croyance ou des représentations religieuses. La Syro-Phénicienne de l'évangile n'exprimait aucune croyance mais une forte conviction qu'elle aurait bien quelques miettes pour sa fille malade. D'ailleurs, sa confiance obtient ce qu'elle désire : la guérison (cf. Marc 7, 24-30). La foi telle quelle est comprise et mise en situation dans les évangiles n'apporte pas des connaissances sur Dieu, l'âme, la vie éternelle d'un arrière-monde... Mais elle conduit à la *metanoia*, c'est-à-dire au retournement de l'esprit, en sa profondeur et en son unification progressive. Elle apporte la guérison du cœur et un changement de logique d'existence. Cette foi est agissante (et n'a pas besoin de faire une « expérience de Dieu » détachée

du réel) : « Si vraiment vous aviez de la foi, gros comme une graine de moutarde, vous diriez à ce sycomore : « Déracine-toi et va te planter dans la mer », et il vous obéirait » (Luc 17,6). Paradoxalement, la foi dépasse le clivage entre la croyance et l'incroyance : elle signifie avant tout l'accueil à ce qui se présente, dans le sens de ce qui advient et se donne comme un cadeau. Le réel est mystérieux — visage de Dieu — ; il s'ouvre à celui qui croit.

Devenir frère

C'est dans ses tripes que l'humain gagne son rang d'homme et de frère. Or, l'inhumain nous guette, avec sa violence et sa barbarie. La Bible est remplie de relations humaines difficiles, à commencer par Adam et Eve. Comment engendrer une fraternité véritable ? Le Samaritain de la parabole (cf. Luc 10, 25-37). Voyant l'homme («compagnon », dit le grec) blessé, a été « remué dans ses entrailles », « pris aux tripes ». Il s'est rendu proche de l'homme à moitié mort. C'est à cet homme ramené à la vie que vient s'adresser le second commandement (qui est semblable au premier — celui d'aimer Dieu) : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » L'homme guéri est invité à aimer celui qui l'a rendu à la vie. S'il ne le peut, il lui est demandé de « rendre » un peu de cette vie qu'il a reçu du Samaritain à un autre homme blessé dont il se rendra proche. Ainsi va le courant de l'amour qui s'intensifie de compassion en compassion (être remué dans ses entrailles). Ce n'est pas le commandement qui a remué

les tripes, mais c'est la compassion qui a fait le commandement. On comprend mieux pourquoi Maître Eckhart — un «mystique» — disait qu'« au-delà de l'amour, il y a le pardon ». Pourquoi ? Parce que le pardon annule la dette qui existe entre les humains. Un humain pardonne à un autre humain (qui devient son frère) parce qu'il lui est redevable de sa propre vie (nous sommes tous redevables à d'autres de notre vie). Mais ce pardon n'a rien d'un dû, il est don. Les autres ne nous doivent

Rien ; alors quand ils se montrent proches, ils deviennent « don » et nous, « pardon ». Les hommes dépassent ainsi la logique du dû qui engendre le cycle infernal de la convoitise, du ressentiment, de la jalousie, de la tristesse et finalement de la violence. Par contre, le pardon engendre la fraternité et le partage. Cette spiritualité du « pardon » crée du lien social, du « lien symbolique ». En même temps, elle appelle au dépassement permanent de toute politique qui est toujours de l'ordre du (ren)dû. La politique est nécessaire pour éviter le pire et protéger le faible, mais elle n'est pas le dernier mot du Royaume ici-bas, que Lytta Basset traduit par le « Relationnel de Dieu ».

Devenir l'homme du Royaume

Heureux ceux qui ont un cœur de pauvre, car le Royaume des deux est à eux ! » (Mt 5,3) On connaît la traduction des béatitudes par Chouraqui : « En marche ! » qui connote l'idée de cheminement, de croissance à l'image du Royaume-

qui grandit dans les cœurs. Cela ne peut se vivre que dans une attitude de pauvreté spirituelle. Seul celui qui a un cœur de pauvre peut découvrir dans le champ de son existence le trésor de la Vie. Il est nécessaire de se débarrasser progressivement du fardeau de l'égoïsme, des préjugés, de l'envahissement des émotions, de la superficialité et de l'hébété. Pauvre en sa foi aussi, dépouillé de ses représentations religieuses ou philosophiques. Se faire accueillant et vulnérable à l'avènement de la Réalité : ce Royaume mystérieux qui grandit en chacun. A ce niveau, le malheur est lui-même transfiguré ou métamorphosé : au lieu de lier son appréciation du bon-

heur à ce qui vient de l'extérieur (événements, émotions), le pauvre en son cœur fait naître sa joie (et son humour aussi !) de l'intérieur, là où les souffrances mêmes participent au travail de l'enfantement. Nietzsche écrivait sur le « Oui intégral à la vie » (dont une certaine forme de spiritualité a pu malheureusement détourner) : « On en revient régénéré avec un goût plus subtil pour la joie, avec des sens plus joyeux, avec une seconde et plus périlleuse innocence dans la joie. »

Alors, le christianisme, comme spiritualité, est « vie par l'Esprit, marche dans la ligne de l'Esprit » (Ga 5,25). •



Yves Burdelot, *Devenir humain. La proposition chrétienne aujourd'hui*, Paris, Cerf.

Il est nécessaire, pour l'Église de ce temps, de prendre au sérieux l'angoisse d'exister des hommes qui vivent dans ce monde difficile où les || idéologies se sont effondrées, créant !} alors, par leur effacement, un extraordinaire déficit de sens. Pour écarter | tout retour à une conception mythique de l'univers, seule une parole d'amour s'impose. Celle-ci est à même de fonder le sens de l'existence humaine et de sauver « l'homme dans l'homme »

en le libérant de l'inhumanité. Cette parole d'amour « créatrice » d'un chemin d'humanisation, l'auteur la reconnaît dans la vie donnée de Jésus de Nazareth, une vie qui porte la signature de Dieu dans la Résurrection elle-même. Être chrétien revient à vivre de la vie même de Jésus dans ce monde où la vie humaine est à l'épreuve de l'inhumain. En somme, « passer par Jésus » se donne comme l'expression parfaite de l'amour plus fort que la mort. En ce sens, en tant que Corps du Christ, l'Église devient une véritable « école d'humanité » ; au cœur de la vie profane, elle est le lieu de la frater-

rité du Christ où est annoncée la vraie j vie, celle de l'Évangile. Mais cela ne va j pas sans exigences spirituelles, théologiques et ecclésiologiques que l'auteur! suggère

avec prudence et humilité. Ici le christianisme est moins une religion qu'une « fraternité de libération » fondée dans la vie de Jésus de Nazareth. La découverte de Dieu est moins une recherche intellectuelle qu'une pratique d'humanité, référée à l'agir du Christ.

